



John Everett Millais, Ophélie, vers 1851. [Wikipédia](#)

## **Les préraphaélites, enfants terribles de l'art anglais**

THE CONVERSATION, 6 mai 2021, [Laure Nermel](#), Doctorante en histoire de l'art, I-site Université Lille Nord Europe (ULNE)

Lorsque je suis allée à Londres seule pour la première fois, je suis tombée en admiration devant une toile de la Tate Britain. Le tableau représentait une jeune fille aux cheveux roux, sa robe flottant dans l'eau de la rivière, emportée par le courant. Il m'a fallu quelques secondes pour reconnaître Ophélie, la bien-aimée d'Hamlet conduite au suicide. Là où le peintre a innové, c'est en mettant un personnage shakespearien secondaire au premier plan. Son impact sur la scène artistique est considérable : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le public britannique se plaint de voir trop d'Ophélie aux expositions de la Royal Academy.

En France, l'art de la période victorienne a longtemps pâti d'une mauvaise réputation. De par son insularité et son histoire, le mouvement préraphaélite a été perçu comme rétrograde, notamment à cause de ses inspirations littéraires. On ne peut plus éloigner des considérations sociales qui animent les partisans du réalisme, comme Gustave Courbet. Et pourtant, les fondateurs du préraphaélisme s'employèrent à créer une nouvelle peinture, en réaction au conformisme académique.

### **Le goût du scandale**

1848 : toute l'Europe est en effervescence sous l'effet de soulèvements révolutionnaires. Alors première puissance mondiale, le Royaume-Uni connaît une relative stabilité économique. L'urbanisation et l'industrialisation massives s'étendent comme une traînée de poudre, provoquant la destruction de l'environnement naturel. La condition du prolétariat se dégrade, fustigée par Marx et Engels dans le *Manifeste du Parti communiste*.

La même année, trois étudiants de la Royal Academy, William Holman Hunt, John Everett Millais et Dante Gabriel Rossetti remettent en cause l'enseignement qu'ils reçoivent pour revenir à un art plus proche de la nature. L'école anglaise se trouve dans une impasse. La mode est à la peinture de genre, inspirée par l'apogée de la Renaissance italienne, dont les riches marchands bourgeois sont très friands.



Raphaël, La Transfiguration, 1518–1520 Huile sur de bois, 405 x 278 cm Musées du Vatican.

Art vulgaire, élitiste et moralisateur, selon Hunt, qui relate dans ses mémoires son dédain pour la *Transfiguration* de Raphaël : « nous la condamnions pour son mépris grandiose de la simplicité et de la vérité, la pose pompeuse des apôtres et l'attitude du Sauveur ». Hunt, Millais et Rossetti, rejoints par quatre amis, prennent pour modèle la peinture des Primitifs italiens et flamands, antérieurs à la Renaissance classique. La Confrérie préraphaélite est née.

Il y a dans cette société secrète un fort esprit de camaraderie. Les préraphaélites organisent des séances de dessin et posent entre eux pour ensuite s'offrir leurs esquisses en gage d'affection. C'est bien pratique : les modèles coûtent cher, ils ont des allures trop conventionnelles. Hyperréalisme, teintes contrastées, absence de perspective et profusion de détails : les premiers tableaux exposés font l'effet d'un pavé dans la mare. Comme si cela ne suffisait pas, les peintres signent avec les initiales P.R.B (Pre-Raphaelite Brotherhood), pour se moquer des académiciens, qui apposent le R.A (Royal Academy) au coin de leurs toiles.

Le scandale éclate au printemps 1850, lorsque l'*Illustrated London News* révèle la signification de l'acronyme. La critique, relayée par l'écrivain Charles Dickens, est sans appel : « un hideux garçonnet roux et pleurnichard au cou tordu, vêtu d'une chemise de nuit [...] une femme agenouillée, si hideuse dans toute l'étendue de sa laideur qu'elle se démarque de la toile tel un

monstre du plus vil des cabarets français ou de la plus sordide des caves à gin d'Angleterre ». C'est tout un vocabulaire de la difformité qui se déploie pour décrire la peinture préraphaélite. Millais avait effectivement commis l'impensable : désacraliser le religieux, le dépeindre de manière prosaïque.



John Everett Millais, *Le Christ dans la maison de ses parents* (l'atelier du charpentier), 1849-1850, huile sur toile.

### **Désirs de reconnaissance**

Dans une lettre au *Times* de mai 1851, le théoricien et mécène John Ruskin prend la défense des préraphaélites pour avoir « posé en Angleterre les jalons de l'école d'art la plus noble que l'on ait connue depuis trois cents ans ». Ruskin l'a bien compris : les préraphaélites partagent sa vision d'un art authentique. Il s'agit de représenter la nature avec exactitude en sondant ses moindres détails, « en toute vérité de cœur, sans rien mépriser et sans rien choisir ». Contrairement aux idées reçues, la technique du plein air n'est pas née avec les impressionnistes. Bien avant les années 1870, Millais et Hunt se rendent sur les bords de la rivière Ewell pour peindre sur le motif. Ils cherchent à capturer les effets capricieux du climat britannique. La différence, c'est qu'ils adoptent une attitude quasi mystique face à une nature révélatrice de vérités supérieures.



William Holman Hunt, *Nos côtes anglaises (les brebis égarées)*, 1852, huile sur toile.

Le dessin n'est plus une étape intermédiaire du processus créatif, mais un moyen en soi. Pour les tableaux de chevalet, les préraphaélites utilisent une préparation de vernis et de plâtre blancs. Ils appliquent l'huile avec des pinceaux très fins sur le support encore mouillé, ce qui rend les couleurs plus brillantes. Celles-ci sont rarement mélangées entre elles. À tel point qu'on se plaindra de ne voir plus que ces toiles quand elles seront exposées aux côtés d'autres œuvres.

La composition aussi est différente. Les préraphaélites adoptent un sens de la narration bien particulier, où chaque élément doit se lire comme un indice à décrypter. Par exemple, *Nos Côtes anglaises* fait écho aux craintes de se voir envahir par les troupes de Napoléon III, qui établit un régime autoritaire après son coup d'État. Hunt a choisi pour cadre Hastings, le lieu de la défaite du roi saxon Harold face aux Normands (1066).

Les préraphaélites sont témoins des mutations ambiantes. Avec *Travail*, Ford Madox Brown, ancien professeur de Rossetti, a pour ambition l'exécution d'une monumentale fresque satirique, qui dépeint toutes les couches de la société. Les riches, placés en haut de la composition, doivent s'arrêter parce que la route est en travaux. Au premier plan, on aperçoit des ouvriers, ainsi qu'une adolescente dont les maigres omoplates jaillissent d'une robe trop grande pour elle. Elle tente de discipliner son jeune frère. Dans ses bras, un nourrisson qui porte un ruban noir : les parents sont visiblement décédés, laissant leur progéniture dans la misère.



Ford Madox Brown, *Travail*, 1852-1863, huile sur toile, Musée des Beaux-Arts de Birmingham.

### « La Table Ronde est dissoute »

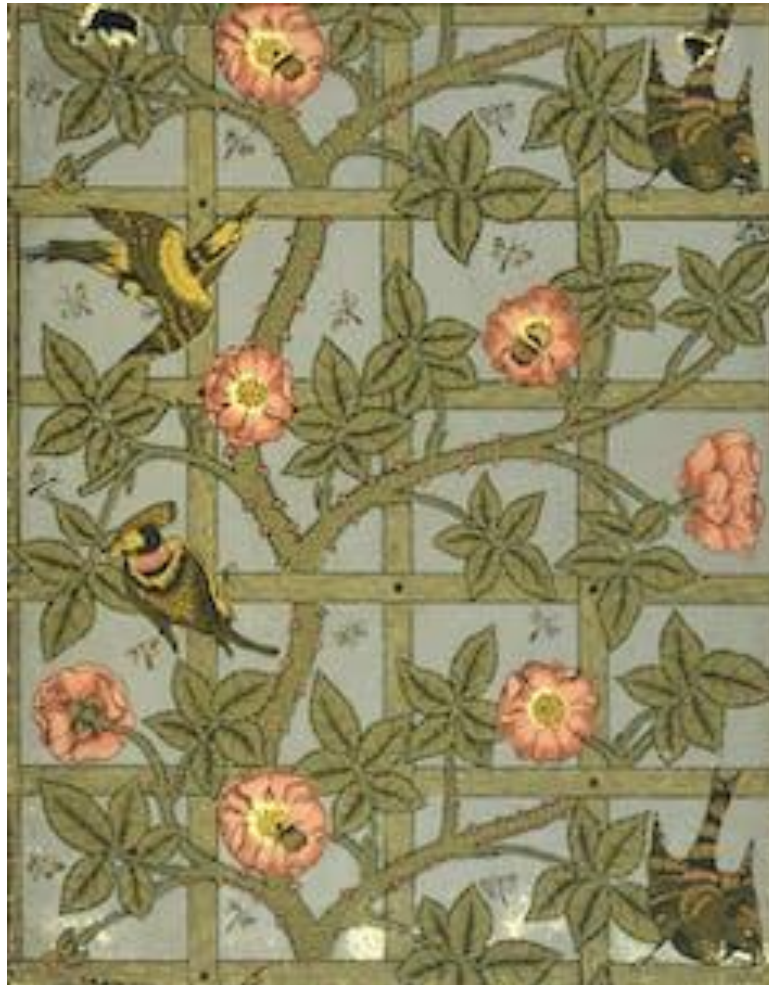
À partir de 1854, les frères préraphaélites se séparent : leurs divergences professionnelles et personnelles sont trop importantes. Millais devient membre associé de l'Académie, Hunt part pour un long voyage spirituel en Terre sainte. Quant à Rossetti, qui n'expose plus en public et ne pratique plus l'huile depuis 1851, il cultive son attitude de marginal. Il n'admet dans son atelier qu'un petit groupe d'élus, comme sa compagne Elizabeth Siddal, avec qui il pose, dessine et peint de concert.



Elizabeth Siddal, *Dame attachant un fanion à la lance d'un chevalier*, vers 1856, aquarelle sur papier.

Les œuvres du couple ressemblent à des enluminures : les aires de nuances colorées sont bien délimitées, mais se répondent comme dans un vitrail. Siddal et Rossetti font un usage atypique de l'aquarelle : au lieu de l'employer comme un lavis, ils l'étalent presque à sec sur le papier, d'où son rendu mat. Chevaliers, gentes damoiselles et créatures fantomatiques peuplent un univers pictural à l'atmosphère mélancolique.

C'est bien par ce fantasme d'un Moyen-âge idéalisé qu'est assurée la relève du préraphaélisme. Pour le projet de décoration de la bibliothèque de l'Oxford Union en 1857, Rossetti fait appel à de nouvelles recrues comme Edward Burne-Jones et William Morris. La peinture n'étant pas vraiment son fort, Morris se tourne vers l'engagement politique – le socialisme – et les arts décoratifs.



Morris & Co, motif treillis, 1862-1864, papier peint. Victoria and Albert Museum

Fermement opposé à la Révolution industrielle, Morris réunit architectes, brodeurs, céramistes et ébénistes pour privilégier un mode de travail artisanal. Les motifs de végétaux stylisés des textiles Morris & Co continuent d'inspirer plusieurs générations de couturiers.

La même quête du Beau anime d'ailleurs les derniers souffles du préraphaélisme, qui glisse peu à peu vers un esthétisme raffiné. Selon les partisans de « l'art pour l'art », tel Oscar Wilde, toute notion de signification est à proscrire : une œuvre doit s'admirer pour l'harmonie de ses couleurs et de ses formes. Aussi Rossetti amorce-t-il une autre étape de sa carrière. Bien des toiles des années 1870 sont dépourvues de narration, centrées sur le plaisir des sens, notamment le lien entre la vue, le toucher et l'ouïe. *Veronica Veronese*, qui montre une femme perdue dans ses pensées, tapotant sur les cordes d'un violon, représente « l'âme de l'artiste en train de créer ».



Dante Gabriel Rossetti, *Veronica Veronese*, 1872, huile sur toile. Delaware Art Museum

Le préraphaélisme est le premier courant de peinture britannique à prétention contestataire, qui s'est constitué en tant que tel. Il étendra son emprise jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un art démocratique, au service de la justice, qui ne cherche pas à établir de hiérarchies entre les techniques et les sujets représentés.

Tombés dans l'oubli après la Grande Guerre, les préraphaélites ont été réhabilités par la contre-culture des années 60. Plusieurs musées et galeries se sont appliqués à rendre leurs œuvres plus savoureuses auprès du public. À travers de grandes expositions itinérantes, ou des produits de la culture populaire (films, séries, fictions), le préraphaélisme reprend ses lettres de noblesse pour apparaître révolutionnaire, bohème, voire fantasque.

*Pour aller plus loin :*

- Laurence Des Cars, « *Les Préraphaélites : un modernisme à l'anglaise* », Gallimard, 1999.
- William Holman Hunt, « *Pre-Raphaelitism and the Pre-Raphaelite Brotherhood* », Macmillan, 1905.
- Aurélie Petiot, « *Le Préraphaélisme* », Citadelles et Mazenod, 2019.
- William Michael Rossetti, « *Pre-Raphaelite Diaries and Letters* », Hurst and Blackett, 1900.
- Alison Smith, « *The Pre-Raphaelites : Victorian avant-garde* », catalogue de l'exposition, Tate Publishing, 2012.